

tissée, tendue au fil des jours,
la toile de Louise Bourgeois



Jacqueline Caux

Seuil

Les entretiens réunis dans cet ouvrage résonnent de la parole forte, insolente et singulière de l'une des artistes les plus farouches et les plus prolifiques de notre temps. Son art est un autoportrait inconscient. Si elle est la meurtrière elle est aussi celle qui répare, toute son œuvre est cathartique. C'est ce qu'illustrent, entre autres, les textes de ses « Litanies » avec leur savoureuse charge d'autodérision.

Louise Bourgeois prend appui sur son roman familial pour réaliser une œuvre d'une étonnante liberté formelle. Usant d'un grand éclectisme libérateur, elle pratique tous les formats (du mouchoir brodé à la sculpture monumentale), utilise tous les matériaux (le bois, le latex, le marbre, le bronze, le tissu), mélange les genres et passe en toute liberté de l'abstraction à l'organique, de la figuration au géométrique, du rigide au malléable, du noble à l'ordinaire, du poli au rugueux, du viscéral au sexuel...

Retraçant ses rencontres avec Pierre Bonnard, Fernand Léger, Constantin Brancusi, Le Corbusier ou Andy Warhol, Louise Bourgeois nous fait part de sa conception de l'amitié – inséparable de la peur de l'autre –, ainsi que des sentiments contradictoires qui auront noué la trame de sa vie. Ce qui lui fait dire : « Dans mon monde la violence est partout ! », mais aussi « Tant qu'on aime on grandit ! ».

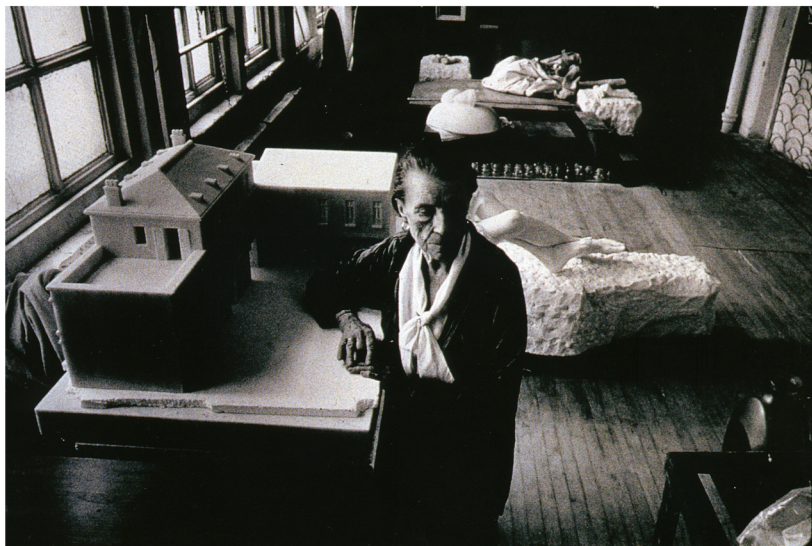
Jacqueline Caux a une formation de psychanalyste. Elle a participé à l'organisation de plusieurs festivals de musiques d'aujourd'hui, réalisé des émissions de recherche pour France Culture, des films musicaux qui ont été projetés au Centre Pompidou, au Batofar, au festival de Montpellier... Elle a aussi réalisé des courts-métrages expérimentaux qui ont été présentés en 2003 au festival international Paris-Berlin et au festival du Film de femmes. Elle collabore à la revue *Art Press*. Elle vient de faire paraître, aux éditions Main d'Œuvre, un livre d'entretiens avec un des pionniers de la musique électronique, *Presque rien* avec Luc Ferrari.



tissée, tendue au fil des jours, la toile de Louise Bourgeois est accompagné d'un Compact disc d'entretiens entre Louise Bourgeois et Jacqueline Caux. Ces extraits sont suivis des « Litanies et Accidents », écrits et lus par Louise Bourgeois. Durée 66'50''.



ISBN : 2.02.057360.1
Imprimé en France



l'accueil

Admiratrice de son travail depuis de longues années, j'ai contacté Louise Bourgeois en 1996, dans le dessein de mener avec elle des entretiens et d'enregistrer des sons dans son atelier (ce qui l'intrigua beaucoup: il lui paraissait plus raisonnable de venir la voir pour capter des images plutôt que pour enregistrer des sons à partir de ses sculptures!). Elle m'a fixé un rendez-vous à son domicile new-yorkais. Incidemment, elle m'avait dit au téléphone qu'elle aimait les fleurs: pour notre premier rendez-vous, je me suis donc retrouvée sur son perron avec un bouquet de tulipes. Alors que la conversation s'amorçait difficilement, Louise a entrepris bientôt d'en briser systématiquement toutes les tiges... En silence, j'ai sorti mon magnétophone et j'ai enregistré le son sec et précis du bris des fleurs. Le contact était établi. Elle m'a alors demandé de faire du thé, s'est assise dans sa bibliothèque sur une haute chaise – entre trône et chaise de bébé – sur laquelle, une fois installée, elle s'est mise à roulotter le bord de sa jupe comme une enfant mal à l'aise, puis elle a renversé une grande partie du thé sur sa robe... La peur de l'autre était bien réelle. Je ne pouvais pas ne pas penser à ses dessins des Femmes maisons, qui nous montrent des femmes offrant l'hospitalité tout en portant un couteau dans la bouche!

Un rituel s'est alors mis en place pour des rendez-vous quotidiens, à onze heures du matin, chez elle ou dans son atelier de Brooklyn. Rituel repris, les années suivantes, lors de chacun de mes passages à New York.

Les entretiens réunis ici résonnent de la parole forte, insolente et singulière de Louise, au cours desquels elle n'a jamais voulu s'engager dans des échanges théoriques, considérant qu'elle n'avait rien à expliquer ou à justifier, que les œuvres parlaient d'elles-mêmes.

Louise Bourgeois dans son atelier, Brooklyn, 1991.

tissée, tendue au fil des jours, la toile de Louise Bourgeois

Artiste aujourd'hui parmi les plus admirées, Louise Bourgeois fut reconnue à près de soixante-dix ans. C'est, selon elle, cette reconnaissance tardive qui lui a permis de travailler en toute liberté.

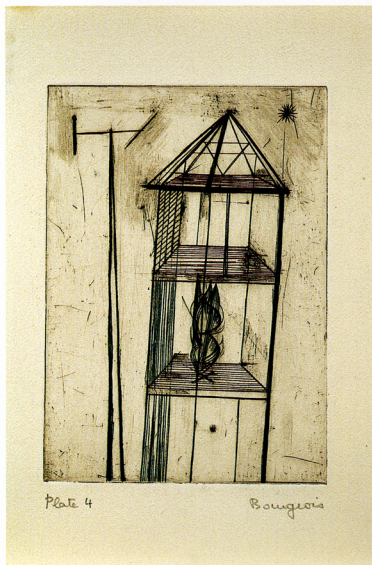
En effet, quels que soient les courants esthétiques qu'elle a pu côtoyer – le surréalisme, l'expressionnisme abstrait, l'hyperréalisme, l'art conceptuel –, il est clair que Louise Bourgeois ne s'est jamais laissé séduire ou enrôler par aucun d'entre eux. Se méfiant de toute théorisation, c'est sur son roman familial qu'elle prend appui pour réaliser son travail. Quel que soit le mode d'expression employé, le moteur de son art réside dans l'exorcisme de ses traumatismes d'enfance. Son style s'est développé en rhizome, en relation quasi directe avec l'effervescence pulsionnelle. C'est cette véhémence passionnelle d'origine autobiographique qui a présidé à l'accomplissement de son œuvre. C'est donc hors de tout système, sans révérence envers une quelconque orthodoxie formelle, qu'elle affronte sans répit tout ce qui, à partir de ses souvenirs, de ses émotions et de son rapport à l'autre, fonde son expression artistique impertinente et farouche.

Cette longue pratique de revisitation des affects du passé, de recreation des troubles et des ébranlements intérieurs, lui fait dire et répéter que l'art est d'abord et avant tout une catharsis, une thérapie, que la créativité apporte un apaisement parce qu'elle permet de mettre de l'ordre dans le chaos par la sublimation, le déplacement, le jeu avec les analogies, les excursions dans l'inconscient. « Tout mon travail est un auto-portrait inconscient, il me permet d'exorciser mes démons. Dans mon art je suis la meurtrière, dans mon monde la violence est partout... » Pourtant, Louise se méfie autant des théories analytiques que des théories esthétiques. Pour elle, toutes ces approches, aussi intéressantes soient-elles, sont réductrices, rigides, inexactes, voire

Femme maison, 1946-1947.

Huile et encre sur lin,
91,4 x 35,5 cm.

Collection John D. Kahlbetzer.



mensongères. Seule la force des formes, qui exprime en termes abstraits toutes les émotions, toute la complexité des différents états de conscience, ne ment pas.

Usant d'un grand éclectisme libérateur, elle peut pratiquer tous les formats – du mouchoir brodé à la sculpture monumentale, en passant par les installations de ses *Cells* (« Cellules ») –, utiliser tous les matériaux – le bois, le latex, le marbre, le bronze, le tissu –, et passer en toute liberté de l'abstraction à l'organique, de la figuration au géométrique, du rigide au malléable, du noble à l'ordinaire, du poli au rugueux, du viscéral au sexuel...

Son arrivée à New York, en 1938, marque ce que Louise Bourgeois considère comme ses vrais débuts d'artiste, la période précédant son départ ayant essentiellement été celle de sa formation au sein des ateliers d'Othon Friesz, de Paul Colin, d'André Lhote, de Fernand Léger...

Limitée en un premier temps par l'espace restreint de ses appartements successifs, Louise va d'abord s'exprimer par le dessin – notamment les Femmes maisons, qui préfigurent déjà des formes sculpturales. Dans ces dessins, nous retrouvons la précision qu'elle avait acquise lorsqu'elle réalisait pour ses parents les dessins nécessaires à la restauration de tapisseries, mêlée à l'abstraction de ceux effectués lors de ses brèves études de mathématiques à la Sorbonne. Ce mode d'expression, elle ne l'abandonnera jamais. Elle s'exprimera aussi par la gravure, dont certaines reproductions seront reprises dans l'album *He Disappeared into Complete Silence*, par la peinture, puis par la sculpture, sans oublier l'écriture puisque, sans répit, depuis l'âge de huit ans, elle tient quotidiennement son journal intime.

He Disappeared into Complete Silence (plate 4),

1947.

Gravure et pointe sèche,

17,7 x 12,6 cm.

Courtesy Cheim & Read, New York.

Femme maison, 1946-1947.

Huile et encre sur lin,

91,4 x 35,5 cm.

Collection John D. Kahlbetzer.